

## Je suis malade, vraiment malade<sup>1</sup>

La vie n'est pas un long fleuve tranquille. On se donne du bonheur que quand les choses marchent, que votre corps ne vous offre aucune misère, à tel point que vous n'y pensez même pas. Et que cette indifférence à ce qu'il est, à ce que sont les corps des autres, que vous vous persuadez en bon égoïste que vous êtes, que chacun ou chacune est dans la même disposition que vous-même. Que la jeunesse domine partout. Que votre bonne santé est éternelle.

Peut-être qu'il n'en est pas toujours ainsi. Et qu'à l'heure où vous raisonnez de la sorte des choses étranges se préparent en vous qui vous conduiront dans pas longtemps à l'hosto.

Profitons, oui profitons de notre état de grâce alors que rien ne péclote. Profitez de ces belles journées où l'on peut croire que la vie est belle et qu'elle va nous offrir encore quelques-unes de ses merveilles pendant longtemps. Pour toujours. On marche. On court. On grimpe. On nage. On canote. On skie. On se promène. On en découvre des choses.

La connaissance d'un autre état a pourtant commencé de bonne heure. Par les maladies ordinaires, scarlatine, jaunisse peut-être, coqueluche à coup sûr, rougeole et autres, toutes maladies qui vous ont conduit au lit au moins pour quelques jours. Pour le soussigné c'étaient en plus les otites à répétition. Quand vous avez un serre-joint qui vous broie les deux oreilles, car elles y passaient les deux, alternativement ou les deux en même temps. On se souvient de ce que l'on nous sortait de nos deux feuilles de chou. On en a encore la couleur dans l'œil. On se souvient mieux encore ces cognées atroces qu'il y avait en ces deux oreilles, proche des tempes.

Et c'est alors que l'on faisait venir la sage-femme, la Titine qu'on l'appelait, pour vous faire des piqûres. Certes, on ne les aimait pas. Mais mieux valait y passer que d'attendre encore et que de souffrir la mort dans son lit, ne pouvant rien faire, que tenter par une position ou une autre de la tête sur l'oreiller, de calmer un peu la douleur. En vain. Dieu nous avait en cet instant maudit. Inutile de le prier, la prière était sans effet !

La Titine, elle arrivait avec sa petite sacoche où il pouvait y avoir aussi des ventouses qu'elles vous aurait posée à chaud sur le dos. Que choisir entre les deux maux, les oreilles ou un début de pneumonie. Mais nom di Diou, on ne choisit pas, on ne demande rien, c'est le sort qui a choisi. Coquin de sort.

Donc voilà la Titine pour la piqûre. C'est dans la fesse. Elle a sorti son affreuse seringue. Qu'elle a rempli d'un liquide blanc qu'elle a tiré avec l'aiguille d'une petite bouteille qui a un dessus avec du caoutchouc. Elle la remplit comme il faut, elle vous désinfecte l'endroit avec de l'alcool mis sur de la ouate, et puis vlan, la pointe a pénétré dans votre chair tandis qu'aussitôt elle actionne sa petite pompe qui vous injecte le liquide rédempteur. Car oui, il l'est.

---

<sup>1</sup> On trouvera parfois notre écriture infantile. Telle elle pourrait être pour mieux exprimer une époque, pour la revivre telle qu'elle était, pour ressentir ce que l'on avait pu y connaître.

Vous le saurez rapidement quand les douleurs se font moins vives, et que peu à peu vous revenez à la vie tout en remplissant encore des mouchoirs de ce qui sortira encore de vos deux pavillons. Merci Titine, merci Mme Albertine.

Vous aviez sauf erreur accouché ma mère par trois fois, le narrateur y compris.

Après cette épreuve que j'avais accomplie avec succès, j'avais droit à un fondant. J'en ai encore le goût dans la bouche. Comme je me souviens aussi de tous les détails de ces périodes de lit, où bientôt, soulagé, je pouvais lire des Tintin, et où je pensais à mes copains d'école qui étaient là-bas en classe, tandis que moi j'étais ici, tranquille sur mon lit ou plutôt sur le canapé de notre petite chambre de ménage.

Et ça recommencerait encore l'année d'après, et puis encore une fois, et puis plus jamais. Je fus même jamais malade pendant trois ans alors que je fréquentais la prim-sup. Comme n'était jamais malade non plus notre maître Paul-Henri Dépraz. Ainsi avons-nous vécu l'école l'un et l'autre sans jamais se quitter d'une semelle. Sauf de temps à autre une petite demi-heure où il irait à un enterrement à l'église du village. Il allait rendre les honneurs. On l'avait vu enfiler son par-dessus gris, s'entortiller dans son écharpe grise elle aussi, et quitter la classe d'un bon pas. Il revenait bientôt, détortillant sa même écharpe grise et se débarrassant de son par-dessus. La leçon pouvait recommencer :

- Voyons-voir, où en étais-je ?

Et nous, pendant son absence, bien sûr, nous avons été sages comme des images. Et moi surtout, je ne pensais plus à aucune de ces maladies d'autrefois qui m'avaient condamné à rester au lit des jours et des jours et d'y souffrir comme c'est pas possible.



Albertine Rochat, sage-femme, née le 17 mars 1893, décédée en 1967. On lui a aussi attribué le prénom d'Augustine. Au final quel est le bon ?

Notons que nous avons parlé ici que des maladie d'enfance ordinaire. Planait sur tout ça une autre de beaucoup plus grave et dont le nom seul fait frémir : la tuberculose. Elle existait encore en ces années cinquante et avait notamment touché deux élèves de notre classe qui s'en étaient allées se soigner du côté de Leysin. Je leur avait envoyé un petit mot de sympathie. Comme quoi l'on n'était pas insensible à la souffrance des autres déjà à l'époque.

Non pas encore insensible, vis-à-vis de tous ceux qui souffrent aujourd'hui, souvent en silence, car on ne sait leur maladie parfois que des jours voire des semaines après qu'ils l'aient contractée. Maladie de toutes sortes au milieu desquelles règne surtout désormais celle dont le nom est presque un effroi : cancer. Sans vouloir se mettre en avant, on a aussi par là. Aucune souffrance pourtant, mais les multiples examens, à ne pas le croire, et enfin les pastilles et les rayons.

On ne prenait jamais aucune pilule autrefois, c'est tout comme pour vous autres, chers concitoyens et concitoyennes, et désormais nous sommes des abonnés au semainier duquel on sortira bientôt une bonne dizaine de pastilles par jour ! Et on le redit, on n'en prenait jamais aucune. On était dans le même cas que ces autres qui croient que parce qu'ils sont bien, que tout le monde va bien !

Pleurons sur nous, pleurons sur les autres, et essayons quand même, de quoi, de finir en beauté !

Et ne parlons pas ici le dentiste. On a évoqué en d'autres lieux ces fameuses séances d'autrefois dans le cabinet dentaire du Pont où régnait Vincent Golay, venu du Sentier le mercredi après-midi soigner nos nombreuses caries. Quand ça allait mal se passe pour nous sur sa chaise de torture, il nous disait avec un léger sourire.

- Pense à quelque chose de beau !

On savait ce que cela voulait dire.

Crédié, c'est pas possible de souffrir autant. Mais une fois de plus, qu'est-ce que nous avons donc fait au Seigneur pour qu'il nous punisse de la sorte ?

Sans doute, et ce ne peut être là que l'explication, n'avons-nous pas assez prié !

Et donc une fois de plus, posons ici que notre vie terrestre est loin d'être une sinécure. Mais plutôt que de nous plaindre pensons à tous ces prédécesseurs qui ont connu des maladies, souvent mortelles, que l'on ne soignait pas, avec des souffrances que nous n'imaginons plus.

Tel peut-être le sort de l'humanité, le sort des habitants d'un village qui oublierons sans doute toutes leur misère derrière un bon verre de vin et racontant des blagues à mourir de rire pour se soulager, de l'ancien et de ce qui sera à venir.

Venons-en maintenant à un cas concret. Il s'agit des accidents et maladies multiples arrivés à Hermann Rochat des Charbonnières, dit Petiot, de la famille des Pêcheurs.

Faisons déjà connaissance avec le personnage par le biais d'une analyse psychologique du docteur Maurice Vulliet, du 22 juillet 1952 :

*Vu le siège de la fracture et les constatations objectives, il est peu probable que les déficiences physiques du patient soient attribuables aux séquelles de l'accident. Il s'agit d'un homme prématurément usé, d'une intelligence restreinte, d'une volonté apparemment faible, qui a tendance à exagérer considérablement l'importance des douleurs qu'il ressent peut-être à la suite de sa fracture.*

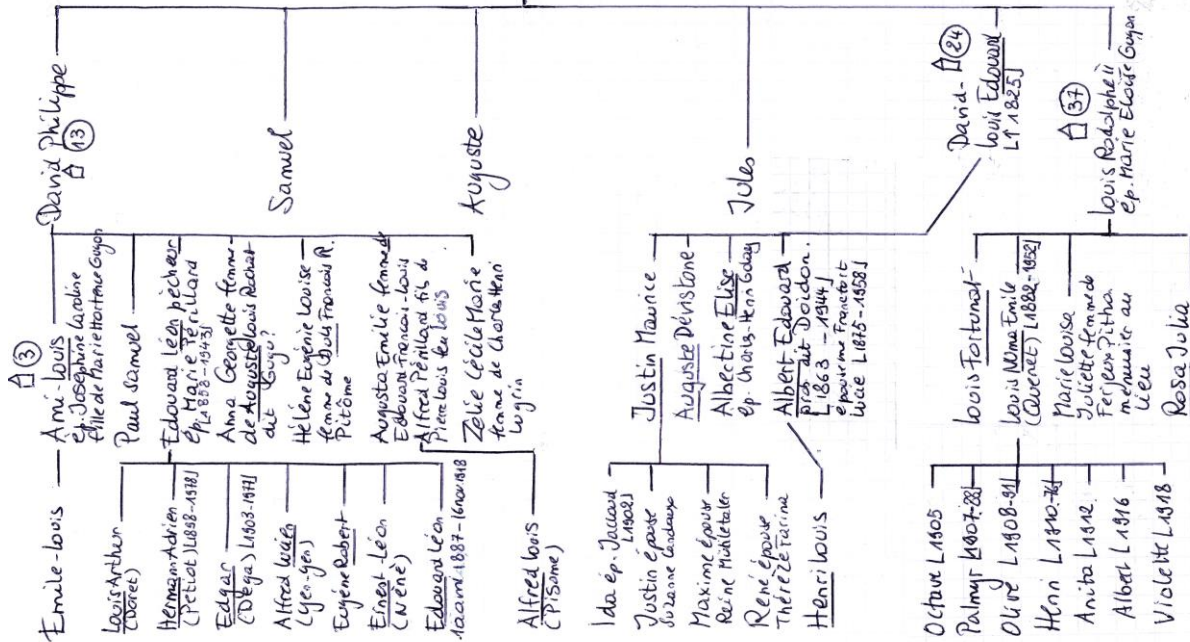
On avait pu lire dans le même rapport :

*Le patient semble attribuer beaucoup d'importance à un propos qu'aurait tenu son médecin et selon quoi les fissures étaient recollées, mais pas recollées comme il faut.*

Rappelons ici que Petiot avait eu récemment un accident sur le chemin de fer Pont-Brassus où il travaillait.

# arbre généalogique sommaire des Carabins

Philippe Rochat dit Carabin en 1814  
 Jean  
 Louis Rodolph



Le prochain épisode s'intitule: Un opéré de l'estomac des Charbonnières, Vallée de Joux.

Suivons l'homme.

"Mes misères malgré moi.

Le 10 août 1959, je déchargeais un wagon de balastre et j'ai des douleurs épouvantables à l'estomac et je dis au chef de service que je suis mal, que je veux rentrer à la maison, me dit qu'il me faut aller consulter un docteur. Je téléphone au docteur. Le docteur vient chez moi et dit que j'ai une petite ernie, qu'il me faut aller à l'hôpital de la Vallée de Joux.

Le 11 août je vais à l'hôpital, les docteurs m'examinent, ils me font passer aux rayons et on voit une grosse ulcère à l'estomac, grosse comme le pouce, il faut l'opérer, il me faut partir à l'hôpital cantonal le 17 août, je sors de l'hôpital de la Vallée pour me rendre à l'hôpital cantonal de Lausanne.

En sortant de l'hôpital de la Vallée, je passe au bureau prendre mes radiographies, je demande aussi mes feuilles d'assurance, on me dit que pour ces feuilles, on me les enverra à l'hôpital cantonal, qu'il ne faut pas m'en faire.

Le 17 août je rentre à l'hôpital cantonal. Ces docteurs de Lausanne prennent connaissance de ces radiographies et m'expertisent et me disent: on veut vous opérer. On me prépare pour l'opération, on me fait deux transferts de sang. Le 24 août on me met sur le plateau pour m'opérer. On me lie les jambes, les bras. On me fait une piqûre pour m'endormir, mais on ne peut pas m'endormir, je suis trop faible, et le docteur dit: il faut me rentrer dans la chambre. Et tout l'après-midi on me prend la pression toutes les 1/2 heures. Un des docteurs me dit: vous nous avez fait une belle peur. On me refait deux



transfusions de sang et le 1er septembre on me remet sur le plateau et on m'endort et on m'opère. Je dors et on m'ouvre le ventre pour enlever cet ulcère à l'estomac. Enfin je suis opéré. On me rentre à la chambre et on me dit: savez-vous que vous êtes opéré? Je n'en savais rien, mais je le reconnais, puisque j'ai un pansement sur l'estomac, des douleurs comme si on me brûlait dedans. On me met des gouttes à gouttes dans les bras. Je rejette. On me met un tuyau dans le nez qui va jusqu'à l'estomac. Par ce tuyau on me tire du jus avec une seringue. Ce n'est pas très rigolo. On la pile. C'est la vie. Ceci se passe au pavillon. Goutte à goutte pendant 8 jours. Cette comédie, on en a vite marre.

Enfin on me rentre dans la chambre. Encore quelques piqûres. On me demande où il faut les faire. Et je leur dis: où vous voudrez. Quand on en a plein les jambes, plein les bras, il y a toujours un bout.

Une infirmière me dit: on ne veut plus vous faire de piqûres et je lui dis: pas dommage. Enfin le chef de clinique me dit: vous pourrez rentrer lundi. Et j'attends ce lundi avec patience. Un de ces infirmiers me dit: il vous faut rester encore une semaine, on vous aime bien. Lundi matin le docteur de la chambre passe et je lui dis: je m'en vais aujourd'hui. Il me dit: d'accord. Une infirmière vient me dire de passer à la visite médicale du Professeur et un docteur me fait la déclaration médicale:

Service Universitaire de chirurgie

Lausanne, le 14.9.1959

Hôpital Cantonal

Lausanne

Déclaration médicale

Le médecin soussigné certifie que Mr. Rochat Hermann, 1898, a séjourné du 17.8.1959 au 14.9.1959 dans le service universitaire de Lausanne et qu'à son départ de l'hôpital, son état nécessite une convalescence de 2 mois.

Dr Maillard.

La suite on la connaît. Docteurs, assurances, pensions, etc... Un aperçu:

"Le 16 septembre je vais chez le Docteur Convert. A sa consulte me demande comme ça été à l'hôpital. Je lui dis que je l'ai pilée mais que cette saleté est au moins loin de mon estomac...

Je lui montre ma couture à l'estomac. Me dit qu'elle est bien en ordre".

"Le 21 octobre j'ai été à la visite de mon docteur Convert. Me demande comment ça va. Je lui dis que mon remède qu'il m'avait ordonné m'a été dur à prendre, avec ce goût arsenic qui me faisait presque vaumir (version Petiot), me demande si je l'ai tout pris. Je lui dis oui. Je lui montre ma fissure, je lui demande si elle veut rester grebolue comme ça et me dit que oui, que c'est les points des coutures. Je lui dis que quand je mange, j'ai de peine à digérer. Et me dit que c'est l'estomac qui est plus petit..."

"Le 23 novembre. J'ai été à la consulte de mon docteur. Me demande comment ça va. Je lui dit que j'ai toujours mal quand je mange un peu. Et me dit. Vous savez, on vous a enlevé un



gros morceau de l'estomac. Ça peu bien vous gêner."

le 4/12 un visiteur de maladie vien  
à 6 heures me de monde si j'ai ma feuille  
de maladie et je la lui donne pour  
ma la signe et me la signe  
me demande si je suis toujours  
au docteur et je lui dit que oui  
et me dit il faut dire au docteur  
de signe cette feuille de maladie  
et lui dit que je lui l'ai déjà dit  
je lui demande pour qui au même  
ce feuille de demande d'accusé  
puisque je vien au plus et me dit  
qu'on m'en enverra

A l'hôpital cantonal, notre Petiot avait reçu la visite  
d'un pasteur:

#### Hôpital

Un pasteur est venu nous faire une visite. Nous dit qu'il est l'aumônier de l'asile de Cery, qu'il se change des fois avec celui de l'hôpital. Nous dit que c'est avec les fous qu'il se plaît le mieux, parce que ces fous le reprennent des fois, qu'ils lui disent: ce n'est pas ce que vous nous avez dit l'autrefois. Il n'y a pas rien que des fous à Cery, que ses enfants lui disent qu'il veut venir fou aussi, qu'il est retraité. Que le général l'avait nommé aumônier de la brigade frontière. Je lui ai dit que c'était parce qu'il avait confiance en vous. Il me dit qu'il est venu à la Vallée de Joux, qu'il a passé à The a Rome (tea-room de toute évidence), il faut qu'il ait rudement d'argent pour faire un mois comme ça. Il a une bien gentille servante mais pas très debouarde (débrouillarde). Je lui ai dit que son père avait une fabrique et qu'il y en avait assez d'argent, pour ce Thé à Rome. Et nous fait une gentille prière et nous dit qu'il a encore une chambre à visiter et nous donne une bonne poignée de main et au revoir Messieurs.

Voilà une bonne visite.

J'ai eu la visite du pasteur (il s'agit ici des Charbonnières, assurément le pasteur Liardet).

Les Charbonnières, le 8.12.1959

Municipalité du Lieu,

Monsieur le Syndic et Messieurs,

Comme j'ai eu une assez grave maladie pour une opération d'un ulcère à l'estomac. Depuis le 11 août à l'hôpital de la Vallée et ensuite à l'hôpital Cantonal de Lausanne et encore



aujourd'hui en traitement du docteur. Pour ces motifs, et vous savez que les malades sont toujours plus à plaindre puisqu'ils ne gagnent rien.

Pour ces motifs (biffé plus haut), je viens vous en demander une assez forte remise, même la suppression (il s'agit de ses impôts, de toute évidence, une fois de plus!)

J'ai eu la visite du chef de service du P.B. M'a demandé comment ça allait et je lui dis que "sa suis son cour" et pour quand je pourrai recommencer et s'arranger pour le pélage de la neige, je lui dit que le docteur m'a mis encore 3 mois à l'assurance, me dit que sa femme a été opérée comme moi et aujourd'hui qu'elle est guérie et qu'elle peut manger de tout aujourd'hui, etc...

Deux jours après que je suis rentré de l'hôpital, une personne me dit: tu es déjà rentré de l'hôpital ?

Un autre 4 jours après cette rentrée de l'hôpital me dit: quand je peux reprendre le travail.

Un autre me dit qu'il faut te soigner comme il faut.

Un autre: as-tu déjà repris le travail ?

Un autre, il me faut lui raconter mon opération.

Un autre me dit qu'il faut manger peu à la fois et souvent.

Un autre me dit: on a meilleur temps à se soigner quand on est tout seul.

Je leur ai dit, à tout ce monde: c'est le docteur qui commande.

Mais les docteurs devraient bien nous dire: il ne faut pas manger trop à la fois mais souvent.

Le 21 décembre j'ai été à la visite de mon docteur Convert. Bonjour Monsieur Rochat, comment ça va. J'ai toujours mal, j'ai essayé de scier une bûche de bois, mais je crois avoir un peu de pression. Me dit: on va voir ça. Et me passe à sa machine pour voir ma pression, 17, et me dit: ça va bien, me dit qu'il me faudra passer au rayon à l'hôpital ou chez eux, que après une opération pour voir s'il reste quelque chose. Au revoir, Monsieur, et vous reviendrez après le Nouvel-An.

Le 20 janvier 1960. J'ai été à la consulte de mon docteur. Comment ça va, Monsieur Rochat. Je lui ai dit que ça me faisait toujours mal et j'ai le ventre un peu gonfle, et me dit, on va voir ça. Me remplit une demande d'acompte et encore incapable de travailler pendant une durée probable de 3 mois. Et me regarde le ventre et me dit que c'est dégagé et me donne 2 tubes de pastilles pour prendre quand j'ai des douleurs à l'estomac.

Une personne me dit: tu croyais que ça allait comme ça! Je lui dis: il faut se faire opérer pour savoir ce que c'est.

Le 22.1.60 j'ai été à la consulte de mon Docteur Convert. Me demande comme ça va ? Je lui dis que ça me fait toujours mal et que quand je mange, ça revient encore. Et me dit: après une opération, ça fait comme ça. Me dit: il vous faut de la promenade.

Et tout le monde lui demande quand il recommencera le travail, ce pauvre Petiot. Et ce pauvre Petiot passe régulièrement devant son Docteur Convert qui lui prolonge sa convalescence. On s'inquiète surtout de lui au P-Br! L'homme tarde à réapparaître!



Dès les années soixante, Petiot s'essaye à la machine à écrire, sans que la formule ne prenne le pas sur l'écriture. Il y tient, à ses cahiers!

Un essai:

"Pour t'en punir déjà dès aujourd'hui, je vous prie de vouloir bien me rendre immédiatement les x fr. que je t'ai prêtés ? j'aurais pu te les laisser plus longtemps, mais il est impossible de t'obliger quand tu te montres si égoïste."

"LA BULE, LA BULE, LA BULE, LA BULE. Je veux aller chercher mon couteau pour te crever les yeux".

"C'est un homme dangereux".

Inquiétant, ce Petiot!

Qui va vivre un

### TROISIEME EPISODE

A été victime d'un accident le 15 janvier 1964, à 18 h 10. L'avis d'accident a été donné le 16 janvier 1964 par: Jetzer Rodolphe.

Sentier, le 16 janvier 1964

Le 15 janvier 1964 j'ai glissé et me suis fissuré le pied droit sur le trottoir au Sentier. Je me relève et monte dans le train et je me suis affaissé (couché dans le fourgon) au Lieu, je me relève et pour faire quelques pas dans ce fourgon et enfin je peux rentrer aux Charbonnières chez moi. Je me couche et le matin 16 janvier, je ne peux aller au travail, le pied me fait trop mal. On téléphone au docteur pour consultation et dit: il faut me l'amener. Mon frère (Edgar) me mène avec son auto chez le Docteur au Pont et m'examine et dit vous reviendrez le 18 janvier 1964 pour radiographie. Mon frère me ramène chez le Docteur pour prendre cette radiographie et le Docteur fissure dans le pied droit. Le 20 janvier 1964 mon frère me ramène chez le Docteur pour me faire un plâtre dans ce pied droit. J'aurai le pied tout bleu et tout enflé et m'emballa ça comme une poupée. Mon frère me ramène chez le Docteur pour consultation le 1er février et le Docteur me dit vous reviendrez dans deux semaines dans ce plâtre, on n'y voit pas grand chose. Je demande au docteur si le timbre accident il avait reçu et me dit à l'Assurance nationale ils ne sont pas pressés.

Un agent de l'assurance vient me trouver. Me dit: c'est pour l'assurance. Me dit si je suis toujours dans le plâtre et quand je dois retourner à la visite du Docteur. Je lui dis: dans une dizaine de jours. J'étais dans mon fauteuil en train de me reposer, il heurte à la porte comme un voleur avec une sacoche et retourne chercher une machine à écrire, tourne le bouton électrique pour voir plus clair, s'installe sur ma table avec cette machine à écrire, tout en me posant quelques questions. Moi qui suis dans un plâtre, qui souffre avec ces fissures dans ce pied droit, je lui réponds à bâtons rompus. Me parle de neige, de chômage, qu'il m'aurait fallu aller timbrer, etc. Enfin me fait signer à 2 places. Je ne sais pas ce que je lui ai signé. Me montre comme je suis tombé devant le café de la gare au Sentier, me montre un plan qui peut être que je suis tombé. Je lui dit que je ne me rappelle pas bien si c'est exactement. Me dit si j'avais diné au local



Dans cette maison on est de 70 à 80. Il y a des Vaudois, des Genevois, des Espagnols, des Italiens, des Belges en vacances. etc...

Le matin on se lève, on fait son lit, un petit coup de balai, la prière avant de déjeuner, la prière avant de dîner, la prière avant de souper.

Paraît un jour on m'a téléphoné pour aller à la Vallée, au bureau de Boissonnet, c'était pour aller voir des malades à l'hôpital. On a répondu: il s'ennuie déjà assez comme ça, on ne veut rien lui dire. Rien ne m'intéresse à Boissonnet. Je suis trop loin de chez moi. Un de mes collègues m'a dit qu'il avait téléphoné à l'assurance, leur avait dit: c'est nous les ouvriers, etc.. Que l'assurance lui avait gâté son ménage, il avait fallu le mettre à Cery. Il y avait longtemps qu'il était à l'assurance, il avait mal à la poitrine. Un italien qui avait eu une pulmonie, nous dit qu'il a été trouver sa femme à St-Moritz, que ça lui a coûté 70 francs de train. Il est parti le samedi et revenu le lundi. C'est tout ce qu'il y a pour se désennuyer à Boissonnet. Enfin tout ça c'est de bonbioule (?).

Et recommence la valse des assurances, et des visites chez le docteur. Pour le travail désormais, inutile de se casser la tête. De 1898, arrivé ainsi en 1965, notre Petiot doit enfin être arrivé à la retraite. Ouf! Il y a longtemps qu'il devait l'attendre, celle-là! Elle avait du être son point de mire pendant de longues années, comme une lumière, là-bas, tout au bout. Ce temps où il ne serait plus obligé de péler la neige! Juste devant sa maison, et puis encore, peut-être qu'il laisserait la tâche à son frère Edgar. Lui, canfouiné dans sa tanière, à inventorier ses richesses ramenées pendant l'été du Creux Martinet. Sacré Petiot!

En fait, en 1965, étonnement, la retraite à cette époque est-elle plus tardive, on parle toujours travail. Pour preuve: Incapacité de travail totale: 20.5.1965. A moins que le certificat ne soit établi de la sorte quel que soit l'âge.

Quelques perles à la Petiot:

"Me demande comment ça va (le médecin traitant). Je lui dit que je menculose un peu les jambes!"

"Mon docteur à sa consulte me demande comment ça va. Je lui dit: c'est toujours la même chose. Et me parle de l'hôpital. Je lui dis aller à l'hôpital pour sémue (?) que je suis encore bien mieux chez moi."

"On ne m'a pas encore payé mon déplacement Le Sentier-Boissonnet".

"16 mars 1966 (le temps passe). Le visiteur des malades est venu me voir, assez gentil aujourd'hui, me demande ce que je fais pour mon dîner. Je lui dis: des oeufs et de la soupe et du café après. Et me dit: un verre de vin après ? Je lui dis que je n'en bois pas".

"le 14 avril 66. FOBB. Chers collègues. Souffrant encore de ma maladie du 20 avril 1965, que je ne peux pas encore reprendre le travail. L'assurance ne veut plus me payer de prestations..."

"Qu'ils ne veulent plus me payer à partir du 26 janvier 1966, ne pas avertir les malades, qu'ils puissent au moins se priver de se nourrir, pour les faire crever!"

"Le 28 avril 1966 (Petiot était bel et bien encore en fonction). Un ouvrier permanent du Pont-Brassus vient me dire



Je lui dis que non, et que j'ai pelé la neige au Sentier, et ensuite j'ai été péler la neige à la Golisse et en revenant au Sentier reporter une pèle et à 18 heures j'ai été boire une chope avant de reprendre mon train pour les Charbonnières.

J'ai bu une chope de 45 cts. On peu bien boire une chope après avoir péler la neige pendant 10 heures à 3,70 frs l'heure et que j'ai déjà 18 % d'invalidité dans cette jambe droite. Heureusement quand on a un gentil chef qui sait que suis invalide et qui ne me pousse pas au travail. Enfin, je suis tombé et j'ai pu reprendre le train malgré que les douleurs que je sentais dans ce pied droit... (et il recommence l'histoire, avec les mêmes détails, à une virgule près!).

Enfin je reviens à cet agent de la CNA. Comme je ne dors presque pas, je réfléchis de cet agent qui est venu comme un voleur et reparti plus vite que vite, ce qu'il est bien venu faire me parler assurance chômage, FOBB. Enfin pour savoir un peu ce que cet agent est venu faire, j'écris au secrétariat FOBB à Yverdon. Et me répond que si je n'étais pas d'une caisse de chômage, je ne tirerais pas un sou. Je suppose bien que cet agent, c'était pour ne pas me donner un sou.

Petiot ira chez son docteur Convert se faire enlever le plâtre. Lui conseille de ne pas aller travailler. Lui donne une pommade pour massage, lui recommande des bains d'eau salée.

Lors d'une autre consulte, on le passe à une machine électrique.

La fois d'après il se plaint, non seulement de son pied mais aussi de sa hanche. Devrait être convoqué à Lausanne pour une visite à la caisse nationale. Ce qui passe effectivement le 18 mars 1964.

Son assurance étant arrivée en son terme, devrait se mettre de l'assurance invalide.

En fait les assurances se renvoient le bonhomme!

Que l'on retrouve à Boissonnet en 1965. Serait-ce là un

#### QUATRIEME EPISODE ?

A l'hôpital de la Vallée un italien qui s'était cassé une jambe et qui était d'une assurance. Un agent d'assurance qui est venu faire l'enquête bien gentiment, lui demander comment il s'était cassé la jambe, etc. Mais celui de l'as. AMBB n'est pas aussi aimable avec les malades.

Quelques jours après le président italien est venu le voir.

A Boissonnet une femme a rejeté devant le bureau de poste de la Salla, une ambulance vient la ramasser, l'emmène à l'hôpital et le soir la ramène à Boissonnet.

A Boissonnet un de mes collègues de chambre me parle toujours qu'il veut aller trouver Viret quand on lui prend son assurance A.V.S., il voudrait bien s'en aller de Boissonnet. Mais dit: on est quand même bien, là. Je lui ai dit: c'est pas là que tu devrais être, c'est à l'hôpital.

Enfin un jour il lui prend une crise le matin et une à midi, l'ambulance vient le chercher et l'emmène à l'hôpital

Je suis aux Charbonnières et je vois son décès sur la Feuille d'Avis (il s'agit de M. Félix Dessarzin).

Dieu est amour.

A Vennes on dit que c'est un asile de vieillards à Boissonnet.



pour aller retravailler pour nettoyer les talus aubort (au bord) de la voie. Je lui dis: il faut attendre encore un peu, que j'ai encore trop mal. Le 10 mai 1966 le chef-cantonnier me dit que je n'aurais pas pu le faire. Le 10 mai 1966 me dit: il faut envoyer cette lettre à l'assurance".

Cette dernière maladie, épisode no 4, s'était déclarée comme suit:

"J'ai mal dans cette jambe qui m'a pris comme un coup de fusil, je ne peux aller travailler, on fait venir le Docteur, me dit: il faut aller à l'hôpital. On m'y mène en automobile et on commence à me soigner dans cette jambe gauche".

" Je suis hospitalisé à l'hôpital de la Vallée pour une jambe qui me fait des douleurs épouvantables".

"Le 4 août 1965, le contrôleur des malades vient à l'hôpital de la Vallée, vient me visiter. Entre dans notre chambre où on est 4 malades, un qui a le côté paralysé, un autre une jambe coupée, et un vieux qui ne peut presque plus marcher. Me dit: vous êtes bien par là, avez-vous du bois ? Je lui dit: j'en ai 1 moule à la maison".

"Pour donner suite au désir de votre médecin traitant, nous vous informons que nous avons réservé une chambre à la Fondation Boissonnet à Vennes sur Lausanne, pour le mardi 17 août 1965".

"Enfin il me faut quitter l'hôpital pour aller à Boissonnet. Moi j'aurais préféré aller chez moi aux Charbonnières, moi qui ne connaît rien à Lausanne. Je suis prêt pour aller à cette convalescence. Je dis au revoir à toutes ces braves gens de l'hôpital. Je passe au bureau et me dit que j'ai encore une petite note et je leur dis vous me l'enverrez quand vous voudrez. Mon docteur vient me faire ses adieux et me dit si je m'ennuie je reviendrais vers lui. Je prends le train au Sentier et je pars pour Boissonnet. La directrice m'emmène au bureau. Je lui montre la lettre que m'a envoyée l'assurance et la montre à la sous-directrice en lui disant: voilà ce qu'il écrit et me dit: vous êtes en règle, vient me montrer mon lit et me dit: déjeuner 8 heures, dîner 12 heures, et souper 6 heures. Et on va pour dîner. Une jeune demoiselle me montre ma place pour dîner. Enfin je fais connaissance avec tout ce monde. "

Petiot se démène à travers Lausanne pour avoir ses statuts. Métro, trolley, il se débrouille pas si mal. Il ne pense qu'à rentrer aux Charbonnières:

"Enfin le 12 octobre 1965, la sous-directrice vient me dire: vous pouvez partir. Je lui demande si j'ai quelque chose à régler. Et me dit non. Je touche la main à ces quelques amis et je vais prendre le train. Je rentre aux Charbonnières et mon frère m'invite pour dîner. Ma belle-soeur me dit qu'elle avait téléphoné à Boissonnet pour voir quand je rentrerais..."

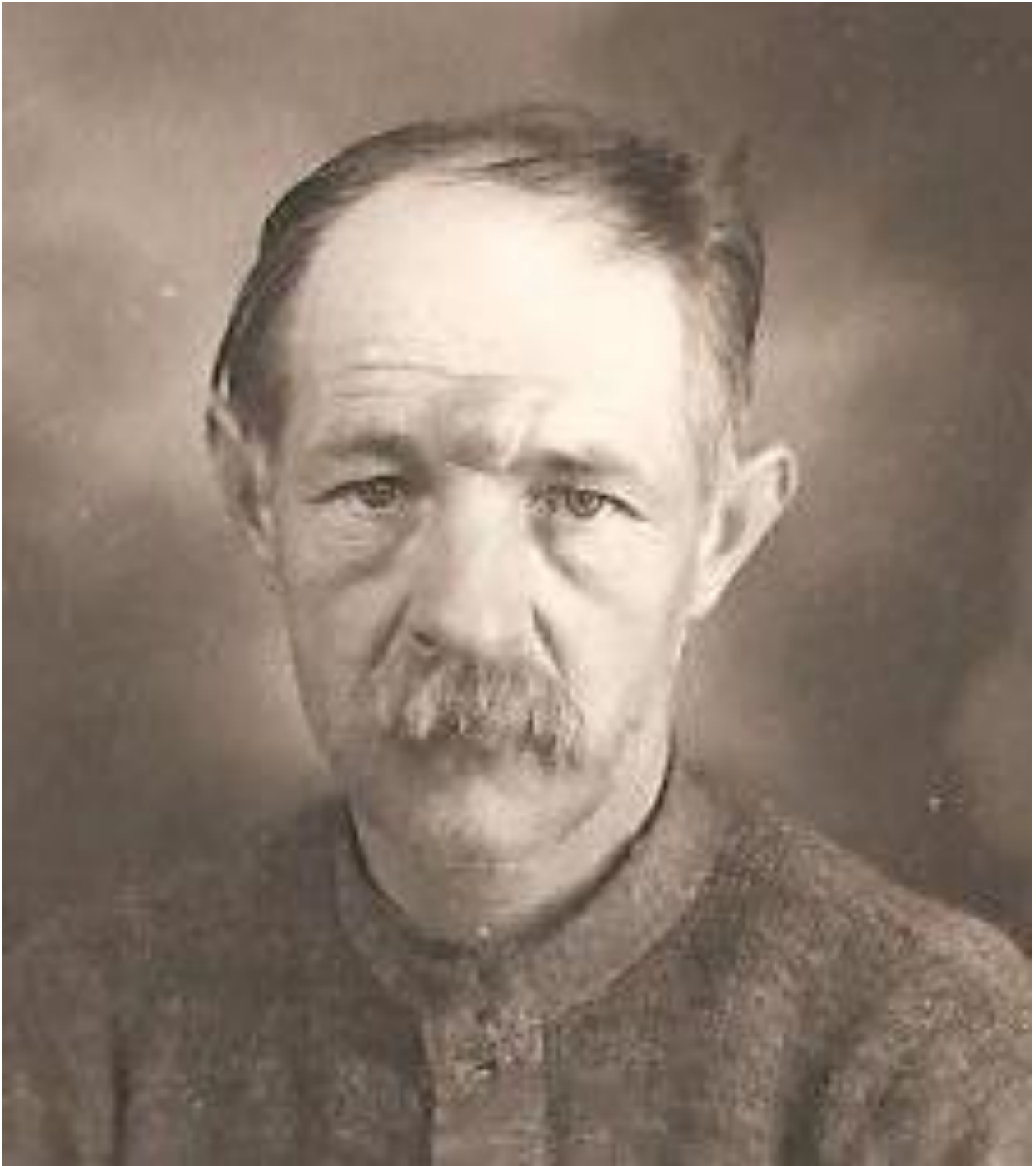
"Le 26 octobre 1965, le contrôleur des malades est venu me voir (C'est aux Charbonnières). J'étais dans ma cuisine. Me dit qu'est-ce que c'est que ça, en regardant mes pendules. Je lui dis: c'est mes pendules (c'est des vieilles pendules morbier). Me demande ce que j'ai pour mon dîner. Je lui dis: des macaronis et de la saucisse. Me demande si j'ai été chez mon docteur. Je lui dit: oui. Et que je dois y retourner. Me demande ce que le docteur m'a dit et je lui dis qu'il m'a parlé pour l'hôpital. Me dit bien sûr pour vous nourrir. Et part comme un bolide".





Petiot et Tschubet discutant sur le mur de la maison du Juge. Mise du matériel agricole suite au décès de Jean-Luc Rochat dit Titolet qui venait de décéder dans un accident à l'armée.





Hermann Rochat dit Petiot, (1898-1978).